

Estamos en Lima
avril 25, 2007 à 12:18

Salut la France !

Voilà, nous y sommes !

Je ne sais pas par quoi commencer, alors on va parler du plus fâcheux, je veux bien évidemment parler des magnifiques résultats des élections françaises.

Car même a des milliers de Kms de notre belle France, je veux bien avouer que c'est la première chose que nous sommes aller voir sur Internet.

Elle est belle, la France ...

Voilà, loin de chez nous, nous sommes pourtant aussi proche que possible de vos frimousses et de vos pensées.

Maintenant, que s'est il passé pour nous depuis quelques jours (cela nous paraît déjà un siècle).

Notre voyage a magnifiquement bien commence, nous avons été reçu comme des rois par Mar y Alex a Barcelone samedi à l'arrivée du bus.

Quelques bières, quelques tapas, et nous avons déjà les yeux qui dansaient la salsa colombienne. Parfait pour partir à Bogotá le lendemain !

Notre voyage a réellement commence auprès de leur chaleur, leur amitié, et leur catalogue adorée !

Après m'être bloqué le dos quelques heures avant le départ (forcément, dirais-je), nous voilà à l'enregistrement des bagages devant le comptoir de Bogotá. Sacré nom de ville avec une rumeur la précédent. Mais une rumeur, comme toujours, c'est du bruit, du vent.

Je vous passerais le petite crise de nerf que votre voyageur du dimanche a du subir dans la voiture de Mar. Crise de larmes, crise de joie surtout, l'idée de franchir des mers et des montagnes a surgit tout d'un coup du fond de ma gorge

...

Mais Natacha était là ...

Enfin, nous voici bien engoncé dans les sièges d'un 737 de la compagnie Avianca (excellente compagnie d'ailleurs), pour partir de l'autre cote de la planète. L'avantage, quand on part pour un voyage de 12 heures d'avions, c'est qu'on ne fait que manger ... et boire (il paraît que c'est plus facile de partir avec du Jack Daniel dans le sang ...). Durant le trajet, on eu dit que l'avion n'avait qu'un seul et unique but : rattraper les 6 heures de décalage horaire. Le soleil en mire, l'avion a perdu son pari ...

Arrive à Bogotá vers les 20h, nous ne pouvons que voir les lumières tentaculaires de la ville qui serpentent dans les montagnes a 2500m d'altitude. Impressionnant. La douane fut brève, mais farouche. La Colombie, ça reste la Colombie. Des militaires, des militaires, des militaires, et pour un peu modifier le rythme, des policiers.

Nous restons 2 heures en transit, juste de quoi faire semblant de dormir. Nous repartons vers les 22h, toujours avec Avianca. 3 heures plus tard, nous sommes en vue d'un tapis d'étoiles qui jonche la cote pacifique et qui grignote la pampa pelée de la région de Lima. 13 millions d'habitants, c'est difficile a s'imaginer, que l'on soit dans les airs, ou sur le plancher des vaches.

Et c'est là que les choses se sont, comme qui dirait, un peu compliquées pour nous. Il était 2h du matin quand l'avion a touché le tarmac à Lima. Nous attendons comme de vieux voyageurs nos bagages sur le tapis. Et nous attendons. Et nous attendons

Et encore un peu, juste pour voir si mon sac ne s'est pas planqué entre 2 autres. Mais mon sac n'est pas là. Celui de Nat, si. 50 pour cent de perte, ça fait lourd ... Surtout quand mon dos se réveille et que tous les médicaments sont, forcément, dans mon sac ...

Bref, nous repartons de la zone des bagages après avoir rempli une déclaration de perte, en espagnol, au Pérou, pour la Colombie, sans grand espoir ...

Heureusement, comme prévu, le père d'Arturo nous attend avec une petite pancarte, et son sourire nous fait tout de suite sentir mieux. Il a attendu patiemment que notre avion arrive, avec son retard latino, et notre énervement bien profond.

Nous partons donc à 3h du matin pour slalomer en taxi dans une ville absolument ... indescriptible. Des routes défoncées, des maisons perpétuellement en travaux, et une atmosphère un peu inquiétante. Et une odeur, une odeur continue de métal grille. Si vous ne savez pas ce que cela fait, venez à Lima !

Après quelques heures de sommeil, nous voilà frais comme des gardons de Tchernobyl pour nous attaquer à l'épineux problème du sac : harceler l'aéroport avec l'aide de notre ami Arturo, qui est le meilleur négociateur qui soit (l'ONU devrait penser à lui !).

Logiquement, nous devrions récupérer mon joli sac rouge ce soir, si les antiterroristes ne nous l'ont pas fait sauter !

Les balades dans Lima :

Arturo nous fait visiter sa "petite" ville, ou même lui, natif d'ici, a réussi à se perdre ! Il est absolument impossible de prendre un bus seul, tout simplement car il n'y a pas d'arrêt, pas de trajet déterminé, ni affiche, et les prix sont à géométrie variable ...

Arturo est notre guide, notre bienfaiteur, et ses parents sont des anges.

Premier tour pour aller visiter un peu la plaza mayor (la place centrale pour les incultes), et nous entendons dans le bus ... Indochine ! Etrange, comment un groupe de quinquagénaire gothique a pu devenir aussi cultissime ici, c'est un mystère. Mais Arturo nous assure que c'est un groupe que son papa, et son grand papa écoute depuis des lustres !

Une petite dédicace à Philou : j'ai vu l'Interceptor de Mad Max dans les rues de Lima, et je crois bien qu'elle a fait les 3 films avant de débarquer ici !

Je vous passe le repas du midi, un énorme plat de poisson mariné accompagné de langoustine, de piment, d'oignons et de ... trucs locaux excellentissimes !

Après avoir englouti 2 assiettes, retour à la casa de Arturo pour une petite sieste qui durera jusqu'au lendemain matin, soit 14 heures de dodo rythme par les aboiements du chien voisin qui s'affole au moindre papillon de nuit ... Maudit clébard !

Comment décrire Lima ? Nous nous posons la question au moment où nous écrivons ces mots, nous vous répondrons à cela dans un prochain mail.

Quoi qu'il en soit, Arturo est une personne au cœur aussi grand que les 13 millions d'habitants de cette ville, et sans lui, nous ne saurions pas trop comment

nous sortir de cette histoire de sac, de bus, de ville, bref, nous serions un peu dans la mierda ...

Allez, un beso para todos y hasta luego para otras historias !

Nb : Pour ceux qui avait pense a s'incruster dans mon sac avant de partir, je pense a Max et a Alex, vous seriez sûrement mort a cette heure ci, ou en taule a Bogota

T'as un problème ? Infusion de Coca ! avril 25, 2007 à 11:28

Bonjour a toutes et tous les lecteurs assidus de notre pérégrination.

Mission accomplie, sac récupère !

Ce matin, le papa de arturo (je glisse son adresse de blog dans la partie lien a gauche) m'a emmené a l'aéroport afin de récupérer, si possible, mon sac.

Un gros blanc adipeux me l'a rendu dédaigneusement, sans aucune excuse, ni indemnisation. C'était tout juste si il me regardait dans les yeux. Les blancs en Amérique du sud sont toujours des conquistadors. Siempre ...

Encore une fois, le papa de Arturo m'a pris le bras, et de son sourire m'a dit : Tranquilo Hugues !

No es facil, pero es la verdad.

A défaut de la moindre politesse de ce neo-colon, j'ai tape la causette avec un douanier fort sympathique (péruvien) qui me voyait me tenir mon dos, quelque peu lourd, et m'a conseille d'aller voir son frère qui pratique la médecine péruvienne au nord de Cuzco. Je lui ai dit que notre voyage continuait vers la Bolivie, il m'a alors répondu que je rencontrerais tout un tas de personnes pratiquant la médecine dite "chamanique" (disons plutôt traditionnelle et naturelle) qui est très efficace, jugez plutôt:

Natacha a remporte la palme d'or du festival de la turista 2007, violente, soudaine, et efficace pour le régime !

Une infusion de feuille de coca le matin le midi et le soir, et hop, nous voila en train de nous enfiler des chulettas con papas (cote de porc avec un plâtras de frites maison bien épaisses) ce midi !

Moi même, je n'ai pris mon médoc que ce midi, et je vous avoue que les mate (infusion) de coca tous les matins m'ont fait le plus grand bien. Force est de constater que cela a une très bonne influence sur l'état de santé général de nos corps !

Mon dos et le ventre de Natacha vont bien mieux depuis cette après midi !

Chez Arturo, il y a aussi un compatriote ariégeois (cela ne s'invente pas) qui étudie la médecine par les plantes depuis quelques années, Yann, et qui nous donne a profusion des conseils très avisés sur la manière de gérer nos corps et notre alimentation. Gracias Yann !

Nous envisageons enfin de partir pour Arequipa demain après midi pour un voyage de 14 heures en bus couchette cette fois (faut pas abuser tout de

même!) a travers le désert de la cote pacifique, sur la route légendaire de la Panamerica, direction plein sud ! Arequipa, c'est ça

Une ville a 2500m d'altitude, avec cet énorme volcan (el Misti) qui la surplombe. Un peu moins d'habitants qu'à Lima (1 ou 2 millions seulement), mais plus agréable a vivre que cette giga-megalopole qu'est la capitale. (Pause, un mini groupe de Batucada vient de passer dans la rue)

Lima, c'est ... immense, hors de proportion, un labyrinthe bordélique et bruyant plein de couleurs, d'odeurs, et de petits restaurants fort sympathique qui servent de tout a toute heure!

Lima, c'est aussi le quartier San Martin ou nous vivons, populaire, chaud, sec, avec de petites bâtisses de 3 étages grand maximum (le 3eme étage est toujours en construction) bariole de publicité ventant ici le InkaCola (la boisson nationale au goût artificiel de bubble gum qui supplante Coca Cola), ou encore le futur ex président d'un quelconque barrio (quartier). Mon appareil photo n'est pas encore sorti de sa boite, ce n'est pas facile de se promener avec un gros joujou dans les rues avoisinantes. Il faudra bien que je me lance tout de même un jour!

Les nuits sont chaudes et bruyantes (délicieuse salsa dans toutes les maisons jusqu'à pas d'heure), et la ville s'éveillant vers les 6h du matin, il n'y a jamais de temps mort, et c'est tant mieux ! Heureusement qu'on avait pas l'intention de faire la grasse mat'

Lima, c'est aussi le quartier touristique coloniale de Miraflores (a déconseiller, sauf pour apercevoir le pacifique), ou ça pue le fric a plein nez, ou les immeubles grattent le ciel impunément (attention aux séismes me dit Arturo), peuple de gringos aux couleurs amerlocs. Se payer un voyage a l'autre bout du monde pour atterrir dans un camp d'internement pour riches bobos blanc ... C'est pas le Pérou !

Lima, c'est aussi une ville ou les feux rouges sont aussi absconds pour nous que la littérature chinoise du 15eme siècle, où les énormes bus barioles de couleurs se font la guerre routière avec de minuscules motos taxis, ou les piétons tentent leur chance a chaque traversée, et cela dans une cacophonie de klaxon imitant le coq, la vache, et autres animaux !

Voilà, c'est tout pour aujourd'hui, nous allons manger dans un chifa (comprenez un restaurant sino-peruviano-poulet) spécialisé dans les soupes !

Hasta luego Francia

Nb : Mama hugo, as tu prévenu la mama de Natacha ?

Nous partons de Lima...
avril 28, 2007 à 10:35

Bonjour la France et ailleurs, et en premier, nous sommes bien content de vous lire et de savoir que vous nous lisez !

Nous sommes le 26 avril et il est 20h45, heure locale, soit plus ou moins 4h du matin dans les Pyrénées.

Nous sommes dans le bus qui nous amène a Arequipa et cela fait plus d'une heure que nous roulons sur la légendaire Panamerica Sur ... Et nous venons juste de quitter Lima, roulant a près de 100 Km heure !

Nous savons désormais a peu près ou sont les 13 millions d'habitants. Ce n'est pas un tissu urbain que nous avons traverse mais un maillage inextricable de bâtisses trapues et plates comme des limandes de terre, accolées a des cerros rudes comme le désert. Où que se porte notre regard, sur notre gauche et devant nous nous pouvons voir a perte de vue des millions de lumières orange parfois masquées par des collines sombres et invisibles.

Sur notre droite, nous devinons parfois l'énorme Pacifique qui sommeille ...

Arturo nous a dit que le bus de la compagnie Cruz del Sur est aussi bien que l'avion. Il s'est quelque peu trompe, c'est bien mieux ! Nous faisons un peu nos gringos cette fois en nous offrant un voyage de 14 heures en 2eme classe dans un monstre de 20 mètres de long sur 4 de haut!

Fort convivial au demeurant : A la télé, Salsa péruvienne avec Eva Ayllon, sièges inclinables tout molletonnés et bingo organise par le steward afin de gagner un voyage gratuit sur les lignes de Cruz. Il a d'ailleurs failli se faire lyncher au moment d'annoncer les numéros, fou qu'il fut de couper la Salsa.

Nous n'avons pas gagne (il me manquait 2 numéros) ... mais le gagnant a du faire un petit discours au micro, ballote par les amortisseurs du bus. Difficile exercice !

Résumons nous : L'oeil droit colle à la vitre pour voir des bouts d'océans et des grappes de lumières, l'oeil gauche sur les collines rêches et les Jesus-bras-ouvert en stuc gigantesque guidant la Panamerica Sur, les oreilles emplit de Salsa et la bouche pleine de riz et de viandes ultra cuite, nous sommes plus Linux que Windows !

Ah oui, un petit clin d'oeil a nos mini-péages en comparaison des barrages de béton énormes et colores servant de point de passage : Sur cette autoroute le prix du péage se fixe au nombres de roues du véhicule. Les tarifs vont jusqu'à 7 essieux ...

Arequipa, vite fait ...
avril 28, 2007 à 11:00

Nous sommes le 28 Avril, il doit être aux alentours de 14h30 heure locale soit près de 22h30 à Toulouse. Nous sommes arrivés à Arequipa hier matin après avoir traversé la moitié du Pérou en bus (près de 15 heures), fatigant mais fascinant.

Au moment de quitter la Panamerica Sur pour monter sur Arequipa (178 Km d'ascension pour arriver à cette ville perchée à 2500 mètres d'altitude) nous avons fait un voyage vers un autre monde.

Un désert de rocs et de sable qui s'étend du Pacifique au creux des premiers pics andins, peuple de dunes figées, de canyons escarpés et de petites oasis sortant de nulle part. Le rouge ocre et le blanc de la rocaïlle se confondent, parfois départagés par des murailles noires et jaunes ou strictement rien ne pousse, pas même les cactus. Pourtant, nous avons aperçu tout du long de cette route qui serpente vers Arequipa, d'antiques détritiques de plastique sèches par le temps, de boîtes de conserve oxydées et couleur désert, qui sont la preuve que les gens passent et repassent par ici depuis des lustres.

Nous avons été comme des poissons nettoyeurs d'aquarium, collés aux vitres du bus tellement ce paysage était à la fois mystique et désert. Et ce n'est que le début.

Une fois passés ces piémonts désertiques, le spectacle de Arequipa, lovée au creux des trois volcans que sont le Misti, le Chachani et le Pichupichu, est saisissant pour ne pas dire effrayant.

Arequipa c'est la ciudad blanca, non pas due à la couleur des pierres de la ville, mais plutôt à la couleur de peau de ceux qui l'ont bâtie. Elle ressemble à une ville andalouse (pour le centre), traversée par une rivière bien caillouteuse, et parcourue de millions de petits taxis tout jaunes, modèle russe années 60 avec tuning en option et moumoute au volant!

C'est la ville la plus touristique avec Cuzco. À vous de juger les avantages et désavantages, nous on part ce soir.

Les gens sont très chaleureux et accueillants, on y mange aussi bien de délicieux poissons frits et légumes croquants que des parrillades de viandes à faire pâlir un végétarien!

Notre chambre d'hôtel est fraîche (avec salpêtre au mur), mais parfaitement adaptée à la chaleur automnale du dehors (près de 30 degrés).

Voilà, nous allons préparer les sacs, de l'eau, et partons pour 10 ou 11 heures de trajet direction Puno, Titicaca, la frontière Desaguadero et terminus La Paz à 13 heures demain (Hugues aura 30 ans....)

Des bisous à tous

Mais ou c'qui z'ont mis l'air, a La Paz ? **mai 2, 2007 à 5:54**

En premier, merci a toutes et tous pour les petits mots de cumpleaños que j'ai reçu, ça fait vraiment bien chaud au coeur !

Voilà 3 jours que nous sommes arrivés dans la ville de Nuestra Señora de La Paz, et nous avons trouvé notre petit nid douillet dans la rue Yanacochoa, a l'Hostal Señoral, un vieil hôtel défraîchi des années 50 avec du plancher plaintif, un plafond gigantesque aux moulures ancestrales, et que des gens parlant le Bolivien. ça nous change de la pseudo auberge espagnole où nous avons débarqué dimanche dans le quartier artisanal de la Hecheria (marché de la sorcellerie), où les affiches vantant les qualités des prestations côtoyaient parfois des traductions en Anglais et Hébreux.

De là à y voir un barrio touristique bien dirigé ...

Il suffisait de changer de versant de vallée pour trouver notre bonheur et être baignés dans La Paz.

Nous nous habituons doucement à l'altitude et au manque flagrant d'oxygène : tête lourde, jambes lourdes, estomac lourd.

Imaginez vous continuellement courir un marathon, des Camel à la bouche, pas très simple !

Comment vous racontez la première image de La Paz, vu du bus, après 12 heures de trajet, et un passage a la frontière plutôt tendu ?

Commençons par le lac Titicaca, au réveil du 29 avril, révélant ses milliers de facettes brillantes, poussées par le vent soufflant a 4000m d'altitude, la Cordillera Real loin, très loin en toile de fond, ses champs de quinoa et de roseaux dressés vers le bleu profond du ciel. Nous avons du mal a nous imaginer plus haut que le mont blanc, dans ce paysage aussi plat que la Belgique, et où tous les pueblos ont des stades de foot en terre, ou jouent des p'tiots comme si de rien n'était ! Parfois quelques collines se dressent, assez douces, mais tous les territoires que nous avons traversés étaient peuplés de villages, clairsemés de maisons en terre, de vaches a houpette rousse, et de cultures non identifiées.

Le lac est le poumon de la région jusqu'à La Paz, faisant vivre aussi bien les milliers de poissons que les millions d'habitants (et nous aussi, miam).

Nous avons traversé l'Altiplano d'ouest en est, longeant les abords du lac ancestral, jusqu'à voir apparaître le quartier d'El Alto, au pied du Huayna Potosi (6015 mètres).

El Alto, comme son nom l'indique, c'est le quartier de La Paz le plus haut (4000 et des brouettes). Nous le traversons pour plonger, éberlues, dans le gouffre où s'agrippe la capitale, dans un dénivelé vertigineux de plus de 1000 mètres ...

Comment les maisons peuvent elles tenir dans cette ville en pente perpétuelle, où les repères visuels sont continuellement bouleversés : Haut bas, gauche droite, tout cela n'a pas grand sens a La Paz.

Lorsqu'on se trouve au centre de la ville, qui est aussi le creux de la vallée, où que se porte le regard, les barrios s'étendent et remontent vers l'Altiplano en un décor de maquette cyclopéenne et burlesque. Des millions de petites maisons s'agglutinent les unes aux autres, défiant toutes les lois de l'apesanteur.

Et tout cela chapote par les massifs enneigés de plus de 6000 mètres d'altitude, qui regardent avec bienveillance la vie grouillante de La Paz (et le mot est faible).

Nous sommes tombés amoureux de cette ville dès le premier regard et elle nous le rend bien. Les gens sont aussi chaleureux que le soleil qui dore les rues et les places dès 9 heures du matin. C'est une ville cosmopolite où les cadres dynamiques viennent manger à la comida popular des marchés, où les gamins d'el Alto donnent spectacle de smurf sur les places publiques, côtoyant les bandas de trompettes et de tambours désaccordés, dans un brouhaha de klaxons et de fumée noire, crachée par les bus Dodge surcolorés, datant de la 2^{ème} guerre mondiale, bondes de gens, travailleurs itinérants, voyageurs quelque peu perdus et autres aux activités inconnues.

C'est une ville qui bouge le jour, la nuit et entre les deux!

Les chauffeurs de bus sont de véritables pilotes, manoeuvrant sur des pentes presque verticales, dans des rues presque étroites, dont les trottoirs sont mangés par des étals de mamies boliviennes vendant aussi bien du chewing-gum menthol, de l'herbe à infuser que des Marlboro boliviennes. On trouve de tout, partout et tout le temps.

Aujourd'hui, 1^{er} Mai, fête du travail, au regard des derniers mois passés en France, nous avons trouvé la vieille Europe bien terne en comparaison de la fougue et de vitalité que portent les gens dans leur cœur ici haut.

Le compañero Evo Morales a discoursé sous nos yeux, place Murillo sous le soleil implacable et dans le maelström de manifestations des 25 000 personnes s'entrecroisant dans le dédale de montagnes russes que forment les rues. Une organisation toute bolivienne!

Cette journée restera gravée à jamais dans nos esprits.

Les mineurs de Potosi se télescopiaient au carrefour avec la confédération des bâtisseurs d'el Alto, eux même suivis par la corporation des peintres en bâtiment, cortège coupé en deux par des manifestations d'enfants travailleurs exploités, suivis par des punks anarcho-syndicalistes, entourés par des flics plus spectateurs que service d'ordre. Autogestion est le maître mot ici, la preuve en est qu'aucun débordement n'eut lieu, malgré la tension palpable.

Nous avons le sentiment que ce pays se reconstruit après des dizaines et des dizaines d'années de dictature fasciste et d'esclavage néolibéral. Tract à l'appui.

Ici La Paz, à vous les studios.

Un beso para todos...

Elle est belle la France ...
mai 6, 2007 à 11:33

Voilà, juste un petit mot pour exprimer le profond dégoût qui nous dévore un peu ce soir, nous venons de voir les résultats de cette douce France qui acclame comme un petit Napoléon ce nabot raciste et fasciste qui vient d'être élu ... On a pas le coeur à écrire ce soir de long récits, juste pour vous dire qu'on est de tout coeur avec vous, et très inquiet pour la suite de nos vies à toutes et tous.

Des bisex d'une ville perche tout en haut du ciel, et qui s'appelle la Paix.

La Paz ... 10 jours plus tard
mai 9, 2007 à 12:10

Salut à toutes et tous, de France, de Catalogne, d'Italie, et soyons fou, de la galaxie entière !

Voilà 10 jours que nous traînons nos guêtres dans cette méga giga cite qu'est La Paz, et nous avons prévu de partir demain matin vers le sud (non, il ne fera pas plus chaud ... au contraire, -20 degré annonce quand la nuit est chaude). Oruro est notre destination, et nous prenons le bus pour un trajet de 4 à 6 h selon l'envie du chauffeur et la circulation, vous comprendrez pourquoi plus tard ...

Nous grimpons encore un peu plus passant d'une altitude moyenne de 3600 à 3800 pour cette petite cite minière pose sur l'altiplano, 300 Km au sud de La Paz. Nous nous habituons de mieux en mieux aux hauteurs vertigineuses de la Bolivie, pour exemple, nous avons passé la journée d'hier dans l'antique cite pré-inca de Tiwanaku, à 40 Km du Lac Titicaca, passant des cols à 4082m dans un minibus rempli de charmantes mamies à chapeau, de marcheurs invétérés de coca, et d'un couple d'américains, aussi écoeurés que nous de la victoire de Sarko. Je cite : "It's the same sort of pig that our Bush ?"

Pour les anglophobes : "C'est le même genre de porc que notre Bush ?"

Nous avons pu un peu baragouiner avec tous les passagers du bus lorsque celui-ci a dû s'arrêter dans la montée de El Alto, une manifestation de travailleurs du textile bloquait la circulation montante et descendante. Cela nous a permis de nous acclimater tout doucement!

À Tiwanaku, nous avons été accueillis par des familles entières de petits hamsters sauvages qui glapissaient à notre arrivée, niches dans les pierres effondrées de la cite, et nous avons été épiés durant des heures par de drôles d'oiseaux, mélange de faisans et de bécasses, pas peureux pour deux sous, et suffisamment gros pour faire un bon ragoût !

La cite était quasi déserte, emplie de fantômes du passé venus nous rendre visite, au milieu d'une plaine entourée de collines pelées. C'était un endroit et un moment mystique, le soleil jouait à cache cache avec de lourds nuages qui nous ont déversé quelques grosses gouttes, juste de quoi faire ressortir l'odeur de la pierre taillée et de l'herbe - presque - sèche. après avoir stagné quelque peu (comme à notre habitude) autour, dedans et à l'extérieur des ruines bien portantes, nous avons marché jusqu'au village ou un micro (mini bus japonais) patientait paisiblement afin de se remplir pour revenir sur La Paz. Nous avons acheté à l'épicerie du coin quelques biscuits à grignoter et avons tape cassettes

avec 3 petits piots qui habitaient dans une communauté Aymara sur la route Guaqui-La Paz. Les biscuits ont délié les langues, et le paquet a fait le tour du bus ! A noter, de gentils messieurs de la brigade anti-narcotique ont poliment arrêté le bus au détour d'un col pour un contrôle aussi rapide que léger. Juste pour dire "on est là".

Cette journée fut une sacrée parenthèse dans le maelström parfois abrutissant d'une La Paz engoncée dans sa vallée, et parfois dans ses certitudes qu'un blanc est un touriste, et doit donc consommer. Et doit donc se faire arnaquer ...

Les mauvais jours, c'est limite du racisme.

Mais ceci est toujours rattrapé par une chaleur et une spontanéité incroyable de la plupart de ses habitants, toujours souriants, toujours avenants.

Ils savent avant vous que vous êtes perdu, et se jettent sur vous pour vous indiquer le chemin !

Au cours de nos marches d'acclimatation, nous avons traversé des quartiers chargés en odeur et en couleur, et parfois, pour certains, en regards interrogateurs, voire scrutateurs, sinon intéressés ... dans certaines zones, nous n'avons fait qu'un aller retour, c'est à dire qu'une montée descente ...

Quoi qu'il en soit, jamais nous ne nous sommes sentis en réel danger, même Dimanche lors du gigantesque marché de la Ceja (sourcil) dans le quartier le plus haut de El Alto (4200). Nous n'avons croisé en tout et pour tout que 2 pauvres blancs la bas, à l'air aussi enchanté que nous de se retrouver suspendus entre ciel et terre dans ce vibrant et grouillant marché où l'on trouve du joint de culasse aux casquettes Yankée contrefaites, en passant par des bagnoles sorties de MadMax, des draperies traditionnelles multicolores, des jus de carottes, et des faitous de 300 litres (on mange beaucoup la haut !). Tout cela, au milieu de voies ferrées désaffectées qui reliaient Titicaca à La Paz (la privatisation est passée par la ...).

La Paz, c'est aussi la grogne bien compréhensible de toute la Bolivie. Depuis qu'Evo a annoncé, le 1er mai, une grosse entrée de dollars grâce à la nationalisation du gaz bolivien, la population exige rapidement une redistribution des fonds :

Pour cette simple journée, il y avait une grève de la faim des employés du secteur de la santé, un sitting (qui dure depuis 3 jours) des fabricants et vendeurs de textiles place San Francisco (à quelques mètres de notre hôtel), ceux-ci luttant contre l'importation massive des textiles américains et chinois; des marches de jeunes étudiants et de leurs profs venus d'El Alto par l'autopista revendiquant la suppression des frais d'inscriptions scolaires, et une autre grève de la faim (Huelga de la Hambre) d'associations d'handicapés qui eux, ont encore moins que rien.

Les forces de police, nombreuses et surequipées (Robocop fait pâle figure ...) restent totalement stoïques, et gèrent plus la circulation totalement bordelique au milieu d'éternels travaux de réfections. D'ailleurs, la municipalité a trouvé -enfin- un rôle à la digne mesure de messieurs et mesdames de la Police : actionner les boutons on/off sur les feux rouges des carrefours. Parlez-en à notre nabo national, ça lui permettra de recycler les autres ...

Voilà, prochain arrêt Oruro, ici La Paz, à vous la France (et la galaxie ...)

Un beso para todos ...

Oruro, ou une oasis dans le désert ...

mai 13, 2007 à 3:05

Bien le bonjour lecteurs et lectrices du dimanche, quand Drucker vous saoule, viendez faire un tour sur Runamasi !

Il est 10h21, heure locale, et voila 5 jours que nous sommes a Oruro. Nous partons d'ici quelques minutes pour le sud, encore et toujours, direction Chalapata, petite bourgade a l'est du lac Poopo, immense mare de plusieurs centaines de Km de long pour quelques centimetres de profondeur.

Oruro est une ville enchanteresse, ou les gens se disputent la bonne humeur et les sourires. Elle se situe a 3780m d'altitude, posée au milieu de l'altiplano comme au milieu de rien, une grande oasis ceinturée par ses montagnes-collines d'ou est encore extrait difficilement du cuivre, de l'argent et de l'étain.

Nous vous avouons que la premiere vision de cette ville miniere lors de notre arrivée en bus fut quelque peu refroidi par un ciel gris et si bas que nous nous baissions pour ne pas toucher les gros cumulus qui s'agglutinaient au dessus de nos têtes. Nous venions de faire 4h de trajet dans un bus qui sentait la coca et la gaufrette a la vanille, berces, pour ne pas dire englués par la rapide montée en altitude (600 m en 20 mn ...), et le soleil ne se montrait plus depuis 150 Km.

Notre impression a rapidement change lors d'un petit tour au centre ville, avec son marche (miam), ses petites boutiques de jean moulant (re miam), et ses jus d'oranges pressées dans la rue.

Au petit matin, le soleil était revenu sur les grandes plaines qui s'étendent jusqu'a l'horizon, et nous en avons profite pour marcher dans les montagnes surplombant la ville, couleur terre.

Dans chacun des quartiers visites, les gens nous helaient pour engager la conversation. Au moment de gravir la montagne principale, un papy a chapeau, bidouillant sous son camion, nous a montre ses trèsors, ancien mineur qu'il était, une gangue de pierre piquée de veines d'argent natif et de cuivre. Nous nous mettons d'ailleurs au Quechua, car la premiere chose qu'il nous a demande fut : "Hablas Quechua ?"

Il nous a montre le chemin pour monter la haut la haut, et le spectacle de Oruro, ses toits brillants sous le soleil, nous a accapare une grande partie de l'Après midi. Cette montagne est vivante, de nombreuses personnes y grimpaient, en descendaient, y mangeaient, s'y embrassaient, bref, rien de mort ou de musée dans cette partie de désert ...

Et hier ...

Hier fut un jour encore plus beau et ensoleille que les autres. Nous en avons profite pour se perdre un peu (nous le croyions du moins) a une quinzaine de Km au sud d'Oruro, la ou la rivière Desaguadero se jette mollement dans le lac Uru Uru. Nous avons trotte une bonne dizaine de Km pour atteindre une ancienne necropole datant d'au moins 2000 ans, las Chullpas de Chussa Keri, des petites cahutes en terre cru, un peu demontées par le temps, comme des termitieres oubliées, surplombant tout l'altiplano sur 300 Km ...

Nous étions entoures de bras de rivière un peu morts ou s'ébattaient lamas, cochons sauvages et marcessins tigres comme des hyenes, moutons perdus en groupe, vaches noiratres, et flamands roses; des forets de roseaux fleurissaient dans le delta de la rivière, et des collines toutes douces, d'ou naissaient des cactus hollywoodiens, certissaient le tout d'un vert emeraude. Et a perte de vue,

des minis tornades qui naissaient et mourraient aussitot, au gres des vents froids et chauds de ce désert qui n'en sera jamais un.

Nous sommes arrive a pied dans ce petit paradis, et un bus scolaire nous y a rejoins, sorti de nulle part. Ce fut surement la sorti de classe prevue par les profs d'un college d'Oruro pour ses miards en survet' rouge (couleur officielle de la ville), tout enchante de manger parmis les ruines d'une civilisation oubliée.

Nous nous enfoncons toujours plus dans le sud, direction les salars ancestraux et leur blancheur laiteuse, les montagnes et les crateres, et nous ne savons pas si nous aurons l'occasion de vous recontacter avant l'arrivée a Uyuni, prevue d'ici une quinzaine.

Alors prenez bien soin de vous, ici Oruro, a vous la Terre !

Nb : on nous a menti, il ne fait pas -20 la nuit, a peine -5 !

Challapata, aller - retour ... mai 14, 2007 à 6:32

Bonjour a toutes et tous !

Lorsque nous avons pris le bus ce matin au son des rabatteurs du Terminl de bus d'Oruro, nous avons dans le coeur la chaleur humaine des habitants de la Diablada, le gigantesque carnaval qui couronne tous les ans Oruro de rouge et d'or.

Quelques dizaines de Km plus au sud, dans cette magnifique petite ville de Challapata, posée delicatement près du lac Poopo, protegée par la Sierra Azanaques, nous avons dechante.

Ici, vous pouvez lire sur les murs, qui comme dans toute l'amerique latine, sont des livres ouverts a l'expression populaire, "viva Tuto", "ADN siempre", "Goni presidente"

Tuto fut le vice-president de l'ex-dictateur Hugo Banzer Suarez (president de 1997 a 2002, et accessoirement fachiste despote des années 1971 a 1978). ADN fut le parti qu'il avait crée en 1997 pour revenir au devant de la scene politique; après avoir torture, mutile, ecrase pendant des années la Bolivie, ce jovial dictateur sextagenaire fut élu president par vide juridique en 1997.

Gonzalo "Goni" Sanchez de Lozada pris la releve en 2002.

Il avait deja été élu de 1992-1997, et avait livre en pature la Bolivie aux firmes internationales, petit chien qu'il était de l'OMC et du FMI : privatisation des mines et des transports, de l'energie, bref, de tout ce qui pouvait l'etre.

C'est a dire que de 1992 a 2003, la Bolivie venait de perdre tout ce qu'elle avait reussi a reconquerir après la dictature qui prit fin officiellement en 1982.

Et a Challapata, les gens portent avec honneur des tée-shirt a l'effigie d'un Tuto, et ne sont pas le moins du monde derange par la misere qui les entoure.

Un accueil on ne peut plus chaleureux dans une charmante ville ou les hommes se fountent ouvertement de la gueule de Nat et de ses cheveux courts ("Est ce

une femme ou un homme ? hahaha), ou les pochtrons des bars rotent a notre entrée, ou les cyclistes m'évitent a peine en me traitant de gringo (la premiere fois en Bolivie, ça s'arrose ...) et ou notre charmant aubergiste nous fait payer une chambre avec salle de bain, amis ouppps, sans eau. Tout cela en moins d'une heure ...

Challapata, aimez la ou quittez la. Nous on part demain.

C'est bien dommage car a contrario, les femmes de cette bourgade sont adorables, engageante, comme cette petite tenanciere d'un restaurant qui regarde Natacha de haut en bas en rigolant tout en demandant ce qu'elle avait mange pour être aussi grande !

Elles morflent certainement au jour le jour de ce machisme et de ce racisme sordide qui suintent des murs et enlaidissent tout.

Nous voulions continuer notre route rapidement vers le sud, et Salinas de Garcia Mendoza, une ville accroupi entre les deux salars, mais nous avons appris que les bus y allant ne partent que de ... Oruro

Donc retour a la case départ.

Adieu lac rose, flamands roses, terres roses, nous vous laissons bien au chaud chez les fachos.

Nous venons d'arriver a Oruro, et ce n'était pas une illusion, l'ambiance generale s'est tout de suite ameliorée. Challapata est bien loin de nous maintenant, une bonne nuit de sommeil, dans une hostel accueillante, et nous repartons demain matin pour le sud ...

Enfin !

Tous les chemins menent a Uyuni ... mai 16, 2007 à 11:49

... et le notre fut particulièrement magique !

Bonjour (ou bonsoir) a toutes et tous !

Dans notre quétude de rejoindre le sud et le petit village de Salinas de Garcia Mendoza, la route est longue, car effectivement, après avoir essuye une deconvenue a Challapata, après être revenu a Oruro, après avoir chercher le bon bus au bon moment, après nous être renseigne auprès des autorites competentes (c'est a dire la police Touristique que nous derangions pendant une partie de Warcraft), nous n'avons jamais eu la bonne information sur les horaires malgré les bonnes volontes, et nous avons finalement gagne Uyuni par ... le train.

Et quel train !

Un magnifique engin des années 60, metallise et presque blinde, avec des fenetres grandes comme des verrieres, tracte par une locomotive enoorme aux allures de monstre d'acier, jaune, rutilente sous le soleil de plomb !

Une vitesse de pointe de 50 Km/h, mais tant mieux, car nous avons pu voir des paysages tout bonnement extraterrestres.

Imaginez passer au travers du lac Uru Uru, flottant sur l'eau bleu et rouge, a travers des forets de roseaux, derangeant les canards completement traumatises et les flamands roses nonchalants, avec pour horizon une simple ligne droite et quelques cabanes perdues sur des mottes seches de terre aride.

Et puis, toujours vers le sud, des etendues rouges, blanches, parfois grelees, toujours rudes, quelques collines pointant leur 4500m d'altitude aussi doucement que les dos de l'altiplano.

Un coucher de soleil sur le fond du lac Poopo, vague miroir au loin, perdu, gigantesque, un soleil mourant qui emplissait tout le ciel et eblouissait completement nos mirettes dilatées.

Ca change de la SNCF !

A notre arrivee a Uyuni, petite ville Far-West perdue pres d'une etendue de sel aussi grande que la moitie de la France, il faisait deja nuit, mais les etoiles etaient au rendez vous, un ciel que nous n'avons jamais vu encore, tant les lumieres des villes, auparavant, l'eteignaient.

Uyuni, c'est au milieu de rien.

Uyuni, c'est un peu la ou les gens vont quand ils vont quelque part. Parfois, des voitures arrivent par une piste, d'on ne sait ou, et repartent, on n'en sait pas plus.

Uyuni, c'est plat, tellement plat que tout le monde a des velos.

Uyuni, enfin, c'est la ville d'ou l'on va pouvoir, theoriquement, rejoindre Salinas de Garcia Mendoza, en traversant le salar.

Avec un petit defi pour nous deux : gravir le volcan Tunupa, a a peine 5200 m.

Hugues n'arrête pas de dire qu'un volcan, c'est facile a monter, vu que ça coule!

Natacha, plus diplomate, espere arriver au mirador, deja bien situe a 4800.

Nous partons demain pour Taha, village au pied du volcan, afin de faire plus ample connaissance avec lui, respectueux bout de rocher surplombant depuis des millenaires le Salar de Uyuni.

Nous allons traverser un - petit - bout de l'etendue de sel, a peine 2 heures de routes, 3 si l'on creve, et changer une roue a 3800, en plein desert avec un vent à décorner les cocos, c'est une chouette et nouvelle experience !

Nous avons visite, si cela est le terme, le cimetiere de toles et de metal corrode qui gît a cote d'Uyuni, dernier voyage pour les trains laisses a l'abandon depuis un siecle sur l'altiplano.

Tres impressionnant, on eu dit les vestiges d'une guerre, avec des centaines de trous behants, remplis de rouille, de plastique fondu et de verre vitrifie. Tout cela dans un meli melo de wagons en charpie, de locomotives desossées, comme d'antiques squelettes laisses grignote par le temps, la poussiere et le vent sec qui se deplie depuis le salar.

Hugues était tout content de faire son chef de gare avec sa belle casquette, et Natacha restait a l'ecart de ce decor plus que morbide.

Voila, on a faim, alors on va se faire un petit amburgosa local dans les cahutes a cote, ça sent trop bon d'ici !

A bientôt, et veillez bien sur vous !

Tahua, ou la merveilleuse cite de sel mai 23, 2007 à 7:46

Bonjour a toutes et tous, voila, ça fait 1 mois que nous avons quitte ce petit lopin de terre qu'est la France, et il nous reste encore un peu plus d'un mois pour vivre de nouvelles aventures !

Salinas de Garci Mendoza, nous ne te verrons jamais, ceci est la dure loi de l'Altiplano.

Nous avons essaye par le nord, par le sud, par l'est, mais rien n'y fait, impossible de gagner ce pueblo mythique (mythologique?).

Tout a commence un beau jour de froid glacial et de soleil radieux, climat désormais - presque - accepte par nos corps. Ne voulant desesperement pas passer par un circuit premache pour la visite du salar, nous avons après maintes recherches trouve un bus pour gagner un petit village du nom de Tahua, coincide entre le nord du salar et le volcan Tunupa. Le pueblcito, distant d'une encablure de Salinas, nous parraissait l'etape ideale sur le chemin de nos aventures.

Mais que nenni ...

Nous voila donc, attendant toujours patiemment a 13h le bus de 11h, avec pour compagnons d'infortune, toujours aussi pragmatiques, la moitie du village de Tahua, encombrée de moultes provisions et bagages (Mais pourquoi donc ?), de petits chiens et de gros chats.

La montée, dans un Dodge des années 40, colore et corode, avec parebrise fendu comble par la playmate d'avril 1986, fut aussi rapide qu'épique; joyeuse bousculade, changement continuel de places, et chargement des passagers, des bagages et animaux dans le moindre espace disponible. Et il y en a dans un Dodge !

70 personnes dans un bus de 40 places ne tient pas du miracle mais de la merveilleuse logique bolivienne.

Sans compter les vendeurs de glace ambulants, ou plutôt deambulants, sur les montagnes de vivres encombrant l'allée centrale, les enfants chahutant entre, sous et sur les sièges, qui furent a une époque en sky, et les chiens a la truffe humide se coincant dans les quelques espaces libres.

Quoi qu'il en soit, tout fut pret en 30 mn chrono, la traversée épique du salar pouvait commencer.

Forcément, quand 2 gringos prennent un bus pour le nulle part, tout le monde veut en savoir un peu plus. Nous voici donc faisant connaissance avec les 3/4 du bus, papy gateau a canne, vieux macheur de coca, femmes et enfants badigeonnées de glace (un Dodge, ça vibre...) et tout un tas de gens ravis de faire connaître leur petit pays a des touristes un peu paumes. Nous apprimes a cette occasion que c'était le seul, l'unique transport de la semaine vers ce petit coin perdu de la Bolivie.

Aie ... comment revenir ...

Nous avons aussi eu la chance de rencontrer Delia et sa famille, sacre bout de femme au courage exemplaire, qui s'occupe d'un alojamiento (auberge) a Tahua, en l'absence de son propriétaire.

Une aubaine !

Après une dernière halte a Colchani, ultime port avant le désert de sel, enfin nous avons quitte la terre ferme pour glisser sur une immense immaculée et

surrealiste, éblouissante a faire pleurer, pour une traversée de 2 heures avec comme seul point de mire la masse du Tunupa.

Nous avons été bercé tout du long par le ronronnement des pneus crissant sur le sel, la bulle de chaleur et d'odeurs que formait l'aquarium-Dodge, émerveillés par les mirages des îles qui apparaissaient et disparaissaient au loin, sans que l'on puisse en deviner les distances. Et toujours ce blanc luminescent autour de nous.

Lorsque le Tunupa eut envahi tout notre champ visuel, nous sommes que la traversée touchait à sa fin.

Une fois sur la rive, l'aquarium-Dodge débarqua au compte goutte son lot de passagers et de vivres dans 3 villages, chapelet de pueblos précédant Tahua, qui ne formait à un autre âge qu'une seule et même cité.

L'alojamiento de Delia était un magnifique gîte recomposé dans une ancienne ferme, bariolée de couleurs chaleureuses, au pied du salar. Le tunupa nous observait, impassible, de ses 5400m de roches rouges, jaunes et ocres. Après notre installation dans la chambre surplombant la mer de sel, elle nous demanda en toute simplicité combien nous avions l'habitude de payer. Nous sommes restés coit de tant de spontanéité et de gentillesse.

Prenant nos parkas dans ce petit coin de paradis, avec literie en moumoutte polaire et eau chaude continue, nous partîmes à la recherche d'un lieu où se restaurer. Le soleil se cachant derrière le volcan, nous voici donc dans la pénombre de 16h30, le ventre creux, et nous avons alors compris qu'à Tahua, il n'y a ni comida popular (p'tit resto), ni tienda (épicerie), et seulement un dépôt de pains et de piles.

Mais pourquoi des piles ?

Tout simplement parce qu'à Tahua, l'électricité ne fonctionne que de 19h à 22h30, les jours fastes ...

Vous reprendrez bien un peu de salar, avec votre patate (bouillie)

Le repas du soir fut frugal: un peu de pain et de la mortadelle. Mais notre appréhension alla grandissante. Sans nourriture point de salut.

Le lendemain nous partîmes à la modeste conquête du salar et de ses flamands roses, avec lesquels nous fûmes obligés de jouer à 1 2 3 soleil afin de s'en approcher.

Comment définir cette impression étrange de marcher sur des mètres d'épaisseur de sel, parfois dur comme la pierre, parfois humide et friable comme la neige, crissant sous nos pas penauds, perpétuellement éclatant comme des milliards d'ampoules. L'eau stagne souvent, formant de petits lagons d'un bleu translucide et dont la profondeur est trompeuse.

Notre peau sèche instantanément sous l'action du vent sec, du froid sévère, et de la réverbération violente du soleil sur le sel cristallin. Nos mains nous semblent bien vieilles, et celles de Natacha encore plus. On peut y voir la formation de quelques cañons de chair, et nos sourires étirent des lèvres déchirées. Malgré l'épaisse couche de crème et de baume prévu logiquement à cet effet, le salar reste un désert hostile s'approchant avec humilité et prudence. Ce qui le rend d'autant plus majestueux.

Nous rentrâmes sous le regard rougeâtre de la caldera du Tunupa (qui se trouve être une femme), afin de nous restaurer...

Après avoir déambuler comme des estomacs en peine dans Tahua, Delia comprit rapidement notre désarroi, et nous invita généreusement à sa table du midi, afin de partager une bonne soupe. C'est alors que notre saucisson de secours (de

Savoie) entra en fonction afin de compléter ce repas boliviano-français (merci Max et Joya). Delia apprécia le goût de la France mais n'en fut pas grande fan.

Malgré la bienveillance de notre hôte, l'immense gentillesse de tous les habitants de Tahua, curieux et heureux de la présence d'étrangers dans leur petit village, nous réalisons que nous ne pourrions attendre le prochain transport, prévu 5 jours plus tard, l'estomac dans les talons.

Les marches prévues furent remplacées par la quête d'un véhicule pouvant nous amener dans une des villes jouxtant le salar, bien tristes de devoir quitter ce paradis perdu.

Ce qui nous fit accélérer les recherches fut l'intoxication violente à l'eau que du subir Natacha toute une nuit jusqu'au lendemain (notre première et dernière erreur d'inattention)...

Le lendemain, nous comptâmes deux 4X4 pour tout le village: le premier en réparation, son propriétaire nous conseilla de faire du stop sur le salar, du moins sur l'île Inca Huasi, à quelques 40 Km de là; le second, tout naturellement, nous fit l'invitation de nous ramener à Uyuni où il se rendait, départ prévu pour les 13h (mas o menos).

Nous comprenons désormais pourquoi le verbe espagnol "esperar" signifie à la fois attendre et espérer...

Attendant patiemment notre sauveur sur la place principale endormie au soleil de midi, Doña Donata, la doyenne du village d'un charisme et d'une vitalité sans concession, nous obligea à venir goûter sa succulente soupe de maïs, nos ventres gargouillants avaient du lui donner l'alerte!

Elle nous fit promettre de revenir chez elle lors de notre prochain séjour en Bolivie.

Au moment du départ, mamies rieuses, enfants footballeurs et chiens soit disant errants étaient tous au rendez-vous pour nous souhaiter la bonne route et ce fut le ventre plein et le cœur lourd que nous prîmes la piste avec Freddy, timide et généreux personnage, qui nous raconta son salar, son Tunupa, et ses montagnes, qui nous proposa même de nous héberger cadeau à l'arrivée d'Uyuni, alors que nous cherchions un hôtel. Il enchantait de son accent mouillé notre seconde traversée sur la mer blanche.

Nous étions partis pour gravir un volcan et trouver Salinas, nous sommes revenus avec mille fois plus de choses gravées dans nos cœurs, et l'envie irrésistible de revoir ces sourires, ces formidables campesinos aussi spontanés et chaleureux que leur environnement est rude et froid.

Hier, nous sommes allés dire une dernière fois au revoir au salar, du côté de Colchani et de ses petits monticules de sel prêts à l'emploi. Vu que depuis une semaine, la région d'Uyuni perd 3 degrés chaque jour, nous nous préparons à descendre de 1000m à Tupiza (prononce "two pizzas", miam) très bas en altitude : 2900m... et surtout avec plusieurs degrés de plus qu'ici haut !

Départ prévu à 6h du matin, histoire de se geler les miches une dernière fois, pour un "petit" périple le long de l'ancienne route du sel vers Tarija, d'une durée de 6 à 8h selon l'humeur du chauffeur !

On pense bien fort à vous, qui entrez dans la canicule.

Ici Uyuni, à vous les gens.

Climat salubre pour corps delectables mai 29, 2007 à 7:10

Bien le bonjour à toutes et tous !

J'espère que vous allez tous bien en France et ailleurs, malgré les nouvelles de notre petit nabot nationale que nous avons d'ici, nous pouvons vous assurer que toute la Bolivie est avec Le Bové, et se trouve être bien écoeure par ce qu'ils apprennent de l'hexagone!

Nous écrivons ce message de Potosi, où nous avons débarqué hier, car à Tupiza, point d'Internouille !

Lorsque nous nous sommes levés difficilement jeudi à 4h30 du matin, nous avons tout de suite senti que nos 3 polaires, nos 2 paires de chaussettes, nos gants et bonnets seraient trop loin de combattre le froid mordant et le vent glacial qui avait traversé les étendues nocturnes du Salar pour venir percuter nos os grincants.

Le thermomètre indiquait un modeste -5 sous abris fermé, mais dès que nos truffes eurent humé l'air extérieur, nous sûmes que les -15 étaient largement atteints.

Au terminal de bus, le café bouillant que nous primes refroidit en 3 mn, et même froid, il fumait encore...

En s'approchant de notre moyen de locomotion, une jeep Toyota du plus bel effet dans la nuit d'Uyuni, notre cigarette s'éteignait continuellement tellement l'air était absent, tellement l'air était glacé.

La jeep était déjà remplie d'une dizaine de personnes emmaillottées comme des bébés dans plusieurs épaisses couches d'alpaga, à moitié ensoufflées de sommeil, à moitié endormies par le froid. Heureusement, le chauffeur avait le rire très chaleureux et communicatif, et le dernier café prit, nous grignotons la route qui nous amenait vers Tupiza, via Atocha, dernière ville minière du sud de l'altiplano avant la descente salvatrice.

Le trajet Uyuni - Atocha, distant d'à peine 100 Km, fut le plus dur et le plus lent jusqu'à maintenant. 2 heures de piste dans la terre gelée du Sud Lipez, peuple de congères et de lamas grelottants, plat et étendue, étire jusqu'à l'horizon qui se perdait dans l'encre indélébile de la nuit.

Le petit matin nous surprit droit devant nous de ses mordores comme seul l'altiplano peut en créer. L'encre se dilua dans un maelstrom de couleurs chaudes et azurées tandis que nos pieds se congelaient jusqu'au point de ne plus les sentir. Coincés que nous étions dans le minuscule véhicule tout terrain, bloqués d'un côté par l'acier glace, de l'autre par les sièges de plastiques rigides, nous ne pouvions pas bouger, et l'air vitrifié nocturne s'incrusta sans crier garde dans nos muscles, nos poumons, notre cerveau, et même dormir nous fit un peu peur.

Le chauffeur n'arrêtait pas de rigoler, voyant ses passagers se transformer en glaçons, ils racontaient des blagues, des histoires du cru afin de réchauffer au mieux nos cœurs, et cela le plus grand bien à tout le monde.

Et puis nous vîmes enfin LA dent d'Atocha, l'impressionnant Chorolque se dressant seul au milieu de l'univers horizontal qu'il surplombait agressivement.

Imaginez vous une canine de requin poussant sur plus de 2000 m de haut, crantée, dentelée, triangulaire, parfaite, noir comme le jaie dans ce désert immense de jaune et de rouge, où rien ne pousse, pas même un vieux cactus.

Un maître délimitant le sud du plateau andin, regnant sans partage sur l'étendue sans collines que nous traversons.

Un peu craintifs, complètement frigorifiés, nous nous arrêtons à Atocha dans un dernier éclat de rire du chauffeur, afin de prendre un petit bus qui nous amènerait à Tupiza. Le jéep s'arrêtant dans le petit matin sibérien de la Bolivie, des stalactites avaient eu le temps de naître et de se développer sur l'énorme parechoc durant le trajet!

Les mains sur le capot nous essayons autant que nous pouvons de nous réchauffer dans cette ville rude comme ses pierres, buvant café bouillant, mangeant salteñas et humedas pimentées.

L'attente fut longue et gouteuse et il nous fallut bien ces 2 heures pour que les doigts de pieds se réchauffent après de douloureuses fourmies grignotant nos membres.

Le départ fut précipité, comme d'habitude, et nous voilà partis pour les 100 Km restants...

4 heures de trajet...

Sous l'ombre menaçante du Chorolque, nous roulons vers les abords du Plateau, paysages de petites collines jaunes et oranges, gonflées comme des baudruches prêtes à exploser, creusées de milliards de petites ravines taillant de blanc cette pampa ou des murs rouges de rochers, hauts comme des immeubles, fins comme du papier, viennent scandier la route.

Le temps de fermer les yeux, de plus en plus réchauffés par le climat sec qui s'offrait à nous, et les ravines se transformèrent en ravins désertiques, plongeant dans des vallées ou des fleuves asséchés et oubliés avaient un jour existé, de monumentaux cañons aussi rouges que la honte, déchiquetés par quelques herbes cyclopéennes.

Nous longeons des crêtes aussi fines que des cheveux, nous agrippant à des dénivellés raides comme la justice, ou poussant à perte de vue des bosquets de cactus "cardon" pointant leur doigt immense vers le ciel.

Puis ce fut 1000 mètres de descente vers le creux de la vallée du rio Tupiza, vers cette petite oasis au climat doux, si doux, ceintée de monumentales falaises ocre, jaunes, parfois vertes et bleues par le cuivre oxydé, parfois grisâtres de manganèse, arc en ciel de pierres et de roches explosant autour de Tupiza, petite parenthèse de vie et de verdure dans ce désert à faire palir un Sergio Leone.

Tupiza est chaude comme si la Méditerranée lui léchait les faubourgs,

Tupiza est basse et nos poumons l'en remercient humblement,

Tupiza est couronnée d'un bon soleil qui nous grise la peau, sans violence, sans agression, et nous pouvons alors observer les séquelles de l'Altiplano sur nos corps de citadins. Vivre un mois à 3800 m d'altitude, couche d'ozone affaiblie, vent crachotant de la poussière, soleil d'acier si proche, trop proche, les quelques jours de répit à Tupiza nous firent le plus grand bien. Oh oui.

Nous avons profité de cette oisiveté pour faire une ballade à cheval dans les quebradas (cañons) de la région, nous abreuvant des couleurs de la pierraille, nous délectant du vent chaud, observant les arcanchos (mini condors non encore exterminés), non loin où Butch Cassidy et le Kid furent tués après leur dernier hold up.

Tupiza est une ville jeune, très jeune, où la moitié de la population a moins de 18 ans. Les tags politiques sont remplacés par des grafs en hommage à Gréenday ou Guns'n'roses, les cafés internet sont recyclés en salle de jeux en réseau, et les restos ferment à 8h pour certains.

Après notre periple d'arrivée, nous nous sommes jetés sur la première pizzeria venue, notre premier coup de bambou en Bolivie... Mais, petit arrangement avec notre conscience, nous nous devons bien cela!

Voilà, Tupiza est une jolie ville, dans un décor impressionnant, mais chère et plutôt ... neutre.

Nous repartons demain pour Potosi, regrimpant par la même à 4090m, retrouvant notre cher Altiplano, dont nous ne pouvons décidément pas nous passer.

Ces quelques jours en basse altitude nous ont fait le plus grand bien au corps, et au moral !

Le trajet vers Potosi fut agréable au possible, route bétonnée et tout et tout (manque d'habitude ...). Nous avons rencontré une avocate, Mena, qui nous a quelques peu briefé sur le climat assez tendu qu'il y a en ce moment dans cette ville de mineur.

Potosi, actuellement, est en grève de tout, et pire que tout pour les boliviens, la FIFA vient de retirer la licence d'exploitation de tous ses stades au-dessus de 2500m d'altitude, c'est à dire à peu près les 3/4 de leurs rencontres.

Les gens sont d'autant plus énervés que pour eux, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, déjà trop plein.

Demain soir, nous allons nous faire un concert dans le Stade Sucre, à 4125 m d'altitude, pour entendre jouer les groupes "trad" les plus en vogue actuellement. Nous vous raconterons cela, soyez en sûre !

Voilà, en espérant que vous allez bien, ici Potosi, à vous le monde !

Cerro Rico y miseria popular juin 1, 2007 à 7:45

Bonjour à toutes et tous.

Nous espérons que tout se passe bien pour vous dans cette douce France, nous, nous continuons notre petit bout de chemin sur les routes de Bolivie, désormais dans les hautes vallées du Chuquisaca, après un - court - passage dans la ville de Potosi, dernier bastion de l'Altiplano ...

De loin, très loin dans la vallée que nous gravissions pour rejoindre Potosi, nous ne voyions qu'une seule et unique chose, impossible à manquer, la montagne rouge, immense, rongée et délabrée du Cerro Rico, une dent gigantesque mangeuse d'hommes depuis des siècles, surplombant froidement la ville de Potosi.

Nous contournerons le triste pic, fébrilement, avant de plonger vers la ciudad, orgueilleuse de son faste exubérant, propre comme une ville andalouse attendant la Reconquista.

Dire que nous n'aimons pas Potosi serait injuste. Les gens sont cosmopolites, et le métissage culturel est omniprésent. Normal, les mines attirent tous les morts du monde.

Potosi s'assoit donc au pied du Cerro Rico (honteusement nommée Montagne Riche), elle n'est ni horizontale, ni verticale, mais continuellement penchée. Perchée a 4100m, elle plonge sur l'Altiplano, en contrebas, et de ses rues pavées, nous pouvons voir a perte de vue les plateaux andins se joignant a l'horizon. C'est un decor fastueux pour les rois qui ont asservi la région durant des siecles; d'un simple regard, le terrible Cerro dans le dos, la vice royauté du Perou pouvait embrasser les terres volées d'un baiser vicieux, sur des centaines de kilometres.

A Potosi, les ruelles sont étroites et tortueuses, parsemées de balcons en bois précieux, de pierres importées de pays lointains, le marbre fleurit dans toutes les cours, et les gens vivent dans des musées ouverts. Des jardins touffus et des parcs ombrages rappellent l'Espagne lointaine, mais rien ne peut empecher le vent glacial de penetrer les rues, les tonelles et les corps juste pour rappeler que l'Espagne est lointaine et qu'ici nous sommes dans le pays des lamas, des quechuas, et des montagnes.

Le vent insidieux et dur nous glace également les os, juste pour sussurer a nos sens que la beauté froide et la richesse incroyable de cette ville s'est errigée sur des litres de sang.

Un matin, nous avons voulu gravir le Cerro de Plata, petite montagne accolée au Cerro Rico, juste pour voir la ville d'en haut.

Le bus nous deposa a l'entrée des mines cooperatives, la ou Potosi n'est ni fastueuse, ni grande, ni riche.

Escalader cette montagne fut plus dur que nous ne l'aurions cru. Non pas du a la fatigue ou a l'altitude, mais de voir des centaines de trous beants en train d'avalier des centaines de mineurs, voir la montagne se gonfler sous les explosions de dynamites, roter des tonnes de pierres grises et rouges, tout cela, ce decor de cimetiére, nous ne l'avons pas accepté.

Les mineurs viennent souvent parler, fumant une cigarette partagée, attendant patiemment les camions qui les emmeneront plus haut, toujours plus haut, vers la cime du Cerro, pour explorer de nouveaux trous, de nouvelles cavites, de nouveaux espoirs.

Mais a Potosi, d'espoir, il n'y en a que pour les agences de voyages, odieux croque-morts qui fournissent aux "gentils" touristes consommateurs d'images et de sensations fortes tout l'attirail, que n'ont pas les mineurs, necessaire pour la visite de la mine, pour ainsi voir comment la pauvre plebe fait pour survivre. Ils pourront même tester (plus-value sur le service) les outils des forcats, se prendre en photo avec des enfants travailleurs, esperance de vie 40 ans sans coup de grisou.

Bien sur, de cet ignoble commerce, pas de redistribution pour les mineurs, juste, comme le precise les tracts publicitaires, quelques feuilles de coca et quelques cigarettes pour la bonne conscience. A quand les cacahuettes pour ce zoo de la misere populaire...

Au fur et a mesure que nous grimpons a travers les scories et les dechets de roches, nous vimmes des batisses en construction, lieux de vie des familles de mineurs ne pouvant même pas habiter dans les baraquements plus en bas. Les enfants font du velo en attendant leur tour dans la montagne, les femmes grattent le sol exterieur esperant trouver quelques fetus d'argent, et le brouhaha continuel des camions emmenant de la pierre et des hommes fait trembler chacun des lopins d'exploitation.

Le journal du lendemain relatait que la veille, tandis que nous essayions tant bien que mal de ne pas s'effondrer en larmes en ecoutant de vieux mineurs toujours en train de gratter la terre, nous raconter qu'avant, sous la colonisation,

c'était pire, un jeune de 25 ans, Martin, est mort asphyxié dans les décombres d'un boyau, son compagnon n'ayant pas pu le sortir avant.

Le journal ne pouvait préciser le nombre de morts depuis le début de l'année, puisque tout le monde s'en fout, tant que le plomb, l'étain et l'argent coulent de cette montagne sale.

Alors non, Potosi n'est pas belle, elle est laide, grise et terne. Ses 80 églises sont autant de buchers honteux, ses murs blanchis à la chaux sont des insultes pour les mineurs d'aujourd'hui et les esclaves d'hier. Certains écrits parlent de plus de 8 millions de morts oubliés dans cette montagne depuis 300 ans d'exploitation, un génocide à petit feu; le savoir est une chose, le voir en est une autre.

L'indifférence est totale lorsque le soleil de midi rechauffe les bancs de la place, et que les salteñas fument leur bonne odeur. Les plus riches des potosiens vaquent à leurs occupations quotidiennes dans leurs 4X4 dernier cri, dans leurs maisons cossues, à l'affût de pouvoir montrer un dernier signe extérieur de richesse. Bien sûr, toutes les villes du monde possèdent leurs disparités sociales, leur lot de pauvres et de riches, mais à Potosi, la ville reste continuellement dans l'ombre de son Cerro et de sa honte, bien visible de partout.

Même nous, richissimes européens, nous trainons nos fausses guêtres de ville en ville mais à l'heure où nous vous écrivons, nous n'avons toujours pas digéré le paradoxe créé par la violence de ce lieu et la chaleur humaine de sa population.

Le concert du soir nous a montré une autre facette de la vie potosienne. Écouter des femmes campesinas chantant de la joie, sous une lune ronde comme un œuf, est salvateur pour la ville entière, pertinemment consciente que si ses habitants peuvent vivre plus dignement, c'est que d'autres n'ont de choix que d'aller mourir dans une fournaise pour un salaire de misère.

Bien sûr ce concert, en plein air, fut inoubliable, femmes et enfants emmitoufflés dans leurs couvertures, reprenant les refrains des groupes comme des groupies sans âge en sirotant un coca, la foule se balançant de droite à gauche lorsque la flûte de pan devient langoureuse, à -5 degrés ...

C'est le cœur amer que nous avons quitté Potosi le lendemain, mais Potosi ne nous quitte pas vraiment.

Un beso para todos.

De Sucre à Cochabamba, il n'y a qu'un pas ... de 12h juin 8, 2007 à 10:16

Bonjour à toutes et tous.

voilà, notre petit séjour à Sucre, de presque une semaine tout de même, touche à sa fin, et nous devons prendre le bus ce soir, 19h heures très locale, pour la ville de Cochabamba.

Après être descendu vers le sud durant un mois sur les hauts plateaux de l'Altiplano (joli pleonasme), nous remontons désormais toujours plus vers le nord dans les hautes vallées où, inversion des pôles obligés, la chaleur se fait de plus en plus présente et ... plaisante.

Nous n'imaginions pas, au moment de quitter Potosi et sa montagne aigre, que les zones géographiques que les boliviens appellent hautes vallées étaient en fait un entrelac de ravins et de falaises monumentales, bronzées et jaunies comme la Castille en plein mois d'Aout. Les arbres, parfois rables et trapus comme des dignitaires romains après la messe, parfois élancés sur des dizaines de mètres comme des apics de feuillage, sont d'un vert extatique, et croissent sans aucune crainte de rencontrer d'obstacle. Ici, point de mécanisme de sélection naturelle, c'est à la fois si sec et si fertile que tout y trouve sa place.

Nous sommes arrivés à Sucre un soir, au moment où le soleil meurt en rougissant. Et où les taxis faisaient grève afin de baisser les prix du GPL. C'est rare une grève de taxi ! Les 7 collines de Sucre (aux noms aussi évocateurs qu'un poème romantique) se teintaient de lumière douce, et pendant que nous traversions la vallée principale pour nous rendre dans le centre de la capitale constitutionnelle de Bolivie, les 2700 m d'altitude nous paraissaient aussi agréables qu'une visite à la plage.

Sucre est une ville riche et son marché est une caverne d'Alibaba rempli de fruits, de légumes, de viandes rouges et de tripes, de jus frais et de sons omniscients, les parfums s'étagent sur trois niveaux ou une multitude de stands à comida popular se battent pour satisfaire le palais, et le ventre, de tous les sucreños et visiteurs ravis d'humer les épices, les ragouts, les mais, et plus encore...

Sucre est une ville riche et les 4x4 poussent dans les rues comme des champignons dans les sous-bois ariegois.

Sucre est une ville riche et les gens le sont aussi dans leur cœur, dans leur curiosité, dans leur générosité.

Sucre est une ville riche mais la misère se voit plus que partout ailleurs. Ici, les journées scolaires sont assez courtes (une matinée) pour que les enfants est la possibilité de cirer les chaussures l'Après midi, pour que les enfants est le temps de nettoyer les vitres des susdits 4x4, pour que les enfants est l'habitude de ne pas rester trop enfant.

Sucre est une ville riche, et la santé se paie par une consultation chez le médecin de 280 bolivianos, le salaire moyen étant de 525 bol. Bien sûr, les hôpitaux publics existent, et beaucoup de médecins cubains sont venus soutenir l'effort, l'énorme effort, que met en place un pays pour sortir de la misère.

C'est dans ces moments là que l'on se dit que oui, en France nous avons de la chance. Mais que l'on se dit aussi que oui, il faut se battre, absolument se battre, pour que la médecine reste gratuite et de qualité. Parce que sans cela, point de salut. La chance n'est pas du tout cuite, elle n'arrive pas comme cela, et la Bolivie en est un exemple flagrant. Les volontés ici sont plus rudes que les paysages que nous avons croisés, et plus fortes que les pots de fer sur lesquelles on essaie de les briser.

Les trottoirs de Sucre sont si minces que les bousculades sont omniprésentes et conviviales. Rajoutez à cela des milliers de petites cahutes vendant de tout et de rien, des murs aussi blancs que la lumière du soleil, et des cordillères crénelées comme des couteaux, et le tableau peut paraître idyllique.

Nous sommes parti de cette grosse ville aux allures de bourgades riches de campagne vers les 19h pour une autre ville, un tout autre univers : Cochabamba.

Le voyage, comme désormais nous avons l'habitude, mais dont nous ne nous lasserons jamais, fut comique, inquietant, magnifique ... mais de nuit.

Et nous avons compris pourquoi !

Traverser la Cordillera Central sur une "bonne" piste de caillasses (dont la moitié a du tomber sur la route en chutant du haut haut haut des montagnes) n'est jamais de tout repos, et de repos, nous n'en avons pas trop eu ...

Des que nous avons quitté Sucre, la voie ne fut qu'un labyrinthe de lacets trop serres, serpentant à flanc de roches, et la nuit nous cachait, fort heureusement pour nos synapses, les profondeurs abyssales des gouffres attenants à la route. Lorsque nous penchions la tête pour nous faire peur, il n'y avait que le noir impressionnant sous nos yeux, et les trous béants qui mangeaient la lumière des étoiles étaient parfois démasqués par les phares d'un véhicule nous croisant, ou pire, nous doublant ... On se demande comment, et pourquoi ...

Le ciel de la nuit était comme un drap sombre et profond tendu entre les cimes qui nous regardaient de très haut, piqués de milliards de perforations lumineuses. Parfois, les étoiles se mélangeaient avec les lanternes des villages qui s'accrochaient à flanc de paroi, et nous ne savions plus où se situait la nuit, et où se situait la terre.

Il y avait du vide en bas, du vide en haut, et ces grosses masses écrasantes dans la fausse obscurité d'une demi lune qui souriait ...

Bref, il valait mieux faire le trajet de nuit ...

Pour éviter la gentille crise de nerfs ...

Nouveauté dans les trajets, nous avons crevé 30 Km avant d'arriver à notre destination, et changer une roue d'autobus de 6 essieux et à 6h du matin, c'est pas une franche rigolade ...

Quoique ...

Cochabamba, nous voilà donc au petit matin chaud, dans ce jour férié de grâce du Corpus Christi (qui l'eut su, hein ?), 3ème ville du pays, 1 million d'habitants, dont la moitié parti en villégiature.

C'est une ville quasi déserte que nous avons trouvée au sortir de la gare routière. Mais pas totalement. En effet, marchant pour rejoindre notre petit hôtel à quelques centaines de mètres de là, nous avons fait charmante connaissance avec ce qui se fait de mieux en matière d'arnaque bolivienne :

Nous avons été abordés dans la rue par un gras du bide, cheveux gras, chaîne en or qui brille, assorti aux sertissages de ses chicots, nous pointant une vieille carte, rognée par les abus, de la "policia nacional boliviana", sans photo évidemment, avec un discours pré-cuit prétendant vouloir effectuer un contrôle de passeport ou de visas, suite à un prétendu vol de pôt' touriste ...

Ce charmant personnage, du haut de ses 2m12 et de ses 50 ans, nous a demandé de le suivre dans une voiture apparue comme par enchantement (la police est efficace ici, et roule en taxi banalisée), afin d'effectuer un contrôle disons plus "approfondi", puisque nous n'avons "naturellement" ni passeport, ni argent sur nous.

Ses gentils compères de la voiture, blouse de travail verte, pour faire comme de vrai, nous ont montrés d'autres cartes, parfaitement différentes, parfaitement tachées du gras des frites qu'ils avaient englouties sortis de boîte, mais lorsque nous avons lâché les mots magiques "C'est pas nous qui les avons, c'est l'ambassadeur en personne qui a nos passeports", en haussant le ton et en

s'éloignant de la voiture, ils ont claques les portières et sont reparti, une main devant, une main derrière. Et nous, à fond de train. Bonjour au revoir.

Nous n'avons pas trop fait les fiers, mais notre sang chaud-froid nous a fait parcourir les derniers mètres nous séparant de l'hôtel au pas de courses, nos 18 kg sur le dos. On eu dit des fourmis ouvrières schyzophrenes, chargées comme des mulets, rentrant pour le dîner ...

Bref, bel accueil !

Mais nous voici, une journée plus tard, reconquis par le brouhaha (bordel?) des rues plus que bondées de Cochabamba, reconquis par les pique macho gaaargantuesques (comptant parmi les nombreuses spécialités culinaires de la région), reconquis par les cochabambino(a)s amoureux fous de leur climat et de leur ville, née plus dans l'ambiance "fièvre latine", qu'Altiplano mi amor.

Tout est différent ici, les gens portent moustaches et poils hirsutes, et les gros bras bronzés et tatoués en marcel se croisent indéfiniment. La population est très métissée, la musique s'en ressent instantanément; ici il y a des blancs (des comme Hugues), qui parlent vraiment espagnol (pas comme Hugues); ici les rues sont plus brésiliennes que boliviennes. Mais c'est aussi cela la Bolivie, un gigantesque mélange de cultures et de paysages qui s'assemblent, parfois bon gre mal gre.

Car ici, ce sont les habitants de l'altiplano qui sont les premières victimes de la pauvreté urbaine, anciens migrants à qui l'on a fait miroiter les richesses des vallées plus fertiles de l'est, après les avoir par milliers privés de toute forme de travail et de dignité (licenciement massif dans les mines, dans les ranchos des plateaux, exclusion sociale et politique...). Les bidonvilles ici ne sont pas à l'extérieur de la ville, mais sur tous les trottoirs de Cochabamba, car en Bolivie, la précarité et la misère n'est jamais reléguée là où les yeux ne peuvent la voir.

Dans les jours prochains, nous allons nous faire un périple dans le sud de la région, là où les accordéons de charangos sont réputés, puis, si nous avons le temps, aller voir les toucans à bec rouge et les singes hurleurs dans le nord est du département, région des forêts tropicales du Chaparé.

On pense très fort à vous toutes et tous, lecteurs assidus et commentateurs frileux.

Bon courage en France.

Un besito para todo(a)s

nb : nous sommes toujours deux à écrire, donc si l'on doit nous publier, nous éditer, ou nous étriper, la clause du copyright intellectuel sera partagée de même

La colline aux cents Christ trous de balle (du 9mm) juin 17, 2007 à 12:51

Bonjour a toutes et tous !

Après une semaine de silence, nous revoilà sur les ondes des andes.

Bonne lecture !

Extrait de conversation a l'Hotel Central de Cochabamba :

(nous) - Hola !

(receptionniste) - Hola, como estas ?

NDLR : pour les besoins de la comprehension, nous allons vous faire une traduction simultanée

- Comment pouvons nous allez a la Colline San Cristobal ?

- Il suffit de prendre le bus LL, mais sans camera, sans bijou, juste un peu d'argent pour le bus et le telepherique - surtout ne monter pas a pied, c'est dangereux - et rentrez avant la nuit !

- ...euh, et pour aller au mercado ?

- idem, mais prenez un taxi ...

Extrait de conversation a l'office du tourisme de Cochabamba

(nous) - Hola !

(accueil) - Hola, buen dia !

- Nous nous sommes fait alpaguer par de faux agents de police !!

- Ah oui, c'est normal, il y en a plein ici, suffit de ne pas monter dans leur voiture, ils pourraient vous frapper, et tout vous voler ! Mais sinon, nous sommes heureux de vous accueillir a Cochabamba, avez vous visite la Colline San Cristobal ?

- ...

Qu'elle était belle cette colline!

La montée ne prit pas plus de 10 mn, en telepherique forcément, le soleil se couchait sur la ville passant derriere la barriere de montagnes du Parc Tunari, 2500 m au dessus de Cochabamba. 1 million 300 personnes loves dans une cuvette a 2600 m d'altitude, une vallée plane remplie d'habitations carres, d'immeubles septuagenaires et de parcs boisés, ceinturée de toute part par des cerros secs et roses, ou quelques forets d'arbres immenses et inconnus parsement les versants.

Sur la colline, monticule de 400m pose au centre de la vallée, un Christ tout blanc de 33 m et quelque (car Jesus est mort a 33 ans et quelque ...), bras ouverts, nous a accueilli pour profiter de cette fin de journée chaude et etouffante. Sur la ciudad, un brouillard epais s'était agglutine au cours du jour et les rais du soleil percaient avidement cette croute d'humidite et de pollution, pour s'étaler sur des barrios qui commençaient a s'éveiller pour la nuit.

Du plus loin que l'on pouvait voir, la ville s'étendait inexorablement vers les premieres barrieres des Cordillera supérieures.

Et quand le soleil eut totalement disparu derriere le Cerro Tunari, nous sûmes qu'il fallait redescendre ...

Cochabamba est une immense ville, très dense, surpeuplée, emplie de paradoxes. Des cohortes de 4x4 aux vitres teintées cotoient de Subaru tunnées a outrance, chaque explosion de pots d'échappements faisant hurler les alarmes,

qui se melent à la musique raggaton et criarde des bars accolés les uns aux autres.

Il y a un mois, des manifestants d'extrême droite ont brisé à coup de meurtres des marches de campesinos et de cocalleros, refroidissant pour longtemps les envies d'émancipation des peuples opprimés depuis 4 siècles.

Pourtant, à Cochabamba, les langues et les cœurs se délient autour d'une Taquiña (plutôt d'une caisse de bière), et lorsque les enfants, déguisés en clown pleureur, font la manche dans les restaurants du Prado local, les gens ont le souffle lourd, et donnent un peu de leur temps, de leur quelques pesos, et de leur tendresse à côté d'enfance qui reste à côté de tous les progrès que veut mettre en place Morales. Il est très dur d'être enfant en Bolivie, et nous avons le cœur brisé à chacun de leur petit sourire offert.

Même si l'ambiance est festive, cela donne l'impression, au vu des bouteilles de bières s'entassant tous les soirs de la semaine au pied des tables, que les habitants ont un besoin avide d'oublier leur quotidien. Bien plus qu'ailleurs en Bolivie.

Le dimanche, nous avons suivi les conseils avisés de notre réceptionniste, Roberto, un petit gars tout nerveux et tout fripé d'une cinquantaine d'années, au sourire latin sous une épaisse moustache, et nous nous sommes rendu là où tous les cochabambinos oublient un peu leur ville : Cliza, pueblo à 30 Km à l'est de la capitale provinciale dont le marché dominical emplit les moindres espaces disponibles dans toutes les rues.

Ici, c'est le royaume des bonnes odeurs, des bonnes affaires, et des bonnes gens. Après s'être perdus entre les étals de tissus multicolores, les montagnes d'épices et de mandarines, après avoir marché des kilomètres dans les rues où chantent les instruments de musique et où dorment les enfants, nous avons trouvé le centre névralgique de tous les estomacs : une nuée de petites gargottes où l'on déguste à outrance des côtes de bœuf gargantuesques, du taitatu (sanglier sauvage) savoureux, et la spécialité du coin, du pigeonneau braisé ! Un régal !

Cette journée hors de la ville a fait un bien fou à tous les cochabambinos, qui engagent la conversation bien plus aisément que de coutume.

Les dimanches sont salvateurs ...

Et cette journée nous donna tout le baume au cœur pour entreprendre une grande aventure vers l'est ... vers la jungle ...

La nuit, tous les conseillers municipaux sont gris ...

Villa Tunari se trouve à 160 Km de Cochabamba, sur la nouvelle route vers Santa Cruz. Nouvelle route ne veut pas dire récente, ou entretenue ! Simplement, c'est sur cet asphalte parsemé d'ornières grosses comme des trous d'obus que passent les milliers de camions quotidiennement pour aller des hautes vallées vers les basses plaines amazoniennes de l'Orient bolivien.

3 heures de trajet, passant presque instantanément des pampas fertiles de Cochabamba à la plus dense des forêts tropicales.

Le chauffeur devait trouver la descente ludique, car à chaque sorti de virages (et il y en a plein pour chuter de 3620m à 290m), sont truffés des pointes à 160 Km/h, faisant palir tous les pumas alentour, et nos estomacs aussi.

Nous avons eu la sensation réelle qu'en moins de 100m, s'en était fini des arbrisseaux timides et jaunâtres lorsque le minibus enjamba le dernier col pour plonger vers une mer de nuages qui venait buter sur les contreforts des Andes. Et à perte de vue, nos yeux étaient ébahies par la couleur émeraude qui se perdait dans la brume de l'Amazonie respirante. Les profondes vallées vivantes et grouillantes que nous traversions pour rejoindre le pueblo étaient autant de gigantesques entailles dans les contreforts montagneux, le vent faisant s'agiter cette mer d'arbres et de végétations en une douce vague, et l'humidité montant dans nos narines rendait l'air buvable. Partout, les rios couraient, parfois en cascades, parfois en torrents impétueux, et tous se rejoignaient au cœur du fleuve San Mateo pour venir un jour, lointain, se perdre dans l'Amazonie et se jeter dans les Caraïbes.

Nous nous enfoncions de plus en plus profondément dans ce poumon vert, et au fur et à mesure de notre descente, les arbres, eux, grossissaient et grandissaient impressionnement.

Nous avons été accueilli à Villa Tunari par des dizaines de petits restos-routiers, débordant de poissons frits, accrochés à ce bout de Panaméricaine rafraîchie. Ce pueblo de 2000 âmes a un air de bout du monde, et une énorme arche de béton jaune nous indiqua que nous venions de franchir les portes du bassin amazonien. À Villa Tunari, toutes les maisons sont bardées de moustiquaires, fines comme du nylon, et résistantes comme du fil de pêche.

À Villa Tunari, les rues ne sont plus pavées tant la pluie a labouré le terrain.

À Villa Tunari, on ne peut déterminer si c'est la ville qui mange la forêt, ou la forêt qui mange la ville.

À Villa Tunari, le chant des coqs a remplacé le sifflet strident de l'agent de circulation. Entre poulet, on se comprend ...

Le ciel était bleu azur et l'air chaud et lourd lorsque nous avons débarqué pour trouver un logement. Fini les polaires et chaussettes de montagnes, bonjour les marcs et les tongs ! Les habitants étaient en train d'accrocher des guirlandes et des lampions aux arbres centenaires, et c'est dans cette effervescence que nous avons appris que le village donnait ses 3 jours de fête en l'honneur d'un saint patron quelconque. En Bolivie, tous les saints sont prétexte à la fête.

Après avoir englouti quelques spécialités locales (poissons et yucas frits), en pleine digestion nonchalante, nos pas hypnotisés par le chant des aras jaunes et des toucans tout court, nous portèrent vers la maison d'un guide, José, qui accepta après quelques palabres de nous accompagner pour une journée sur les sentiers invisibles de la forêt secondaire. Il fut un peu retissant au début, voyant nos accoutrements de touristes hawaïens, car nous apprimes que son rôle était de conduire dans la jungle des missions scientifiques ou de prospections ... De plus, la fête commençait le lendemain, et il n'avait pas prévu de travailler. Nous ne serons jamais ce qui le fit changer d'avis, peut-être les bons fous rires de voir deux aventuriers du dimanche un lundi, bref, rendez-vous fut pris pour le lendemain 7h, avec obligation de rentrer pour 16h, début de la fête.

Au petit matin, collant de repulsif, nous partions tout excités vers les cimes vertes de l'Amazonie bolivienne. José nous avait concocté un joli périple à travers cours d'eau encaissés et sentiers boueux en montagne russe, parfait pour calmer nos ardeurs.

Ce fut ... paradisiaque: des nuées de papillons multicolores nous entouraient parfois pour nous saluer, leurs couleurs métallisées variant à la lumière, certains petits comme des moucherons, d'autres énormes comme des assiettes, longeant avec nous des rios grouillants de poissons. Les martins-pêcheurs fusaient dans

l'eau pour becquetter les alvins, alors que nous essayions désespérément d'éviter les énormes lycoses bronzant sur les pierres, dérangées par nos pas bruyants et mal assurés. Parfois, contournant un bras de rivière trop profond, nous nous faisions manger par la forêt, nous retrouvant dans un endroit humide et excessivement vivant. Le chien de José, Cuchobline, en fouinant à droite et à gauche, delogait des tatous dans leur terrier, et les songes sautaient de branche en branche en maugreant pour prévenir de notre passage. Alors tout s'animait, les caquettements claquants, les hullulements interrogatifs, les gloussements moqueurs, et la forêt chantait une cacophonie toute bolivienne. Nous prenions plaisir à nous arrêter et à tendre l'oreille au moindre bruissement, et José nous racontait sa jungle comme on parle de sa maîtresse.

Après un copieux déjeuner composé de chili et de salsichon, nous avons profité de cet instant magique où, posés au bord de l'eau, nous pouvions à loisir voir les arbres danser sous la brise, les mouches mastiquant les restes de nos repas, écouter le bruissement des ailes des perroquets de variétés multiples, et des aigles à la houpette camouflée sous les feuilles, nous imprégnant pleinement de cet univers inconnu et si riche ...

Reprenant notre marche, nous avons fait connaissance, au détour d'une greve de sable blanc, avec yoperrojobobo fauvo, alias crotal fauve, dont la morsure est accessoirement mortelle en deux jours. Cuchobline assura nos arrières, tandis que José, qui tenait un vieux grief avec ce serpent, lui sauta littéralement dessus, l'immobilisa et l'étouffa, puis le rangea agilement dans son sac à dos.

Encore vivant ...

Les oreilles bourdonnantes de mille abeilles et les jambes molles comme du caoutchouc, nous rentrâmes au village, nous préparant pour la fête du soir, alors que José se dirigeait vers le coiffeur, accompagné de son serpent.

Encore vivant ...

Le soir, avant d'aller danser, nous partageâmes tous les trois dans sa demeure une parillade de poulet à la sauce José (moutarde et épices...) et une bonne bouteille de rhum "Abuelo".

À 10h pile, les feux d'artifices nous annoncèrent que les bandas et les mariachis étaient prêts pour trois jours de carnaval et de fanfare.

Sur le dancefloor en terre meuble, les conseillers municipaux, les anciens policiers nouveaux reconvertis, danseurs invétérés et buveurs immodérés, étaient les premiers à se balancer sur les congas synthétiques et les Bontempi dernier cri du groupe "Omega 2100", opinant du regard afin que nous rattrapions la dose d'alcool qu'ils ingurgitaient depuis 15h, normal, la chicha (alcool de maïs) était gratuite et à volonté, parfum papaye, goyave ou coca cola, à qui souriait de ses dents serties d'or. Nous n'en avons pas, mais nous nous incrustâmes tant et si bien que nous connaissions la moitié du village une heure plus tard. Les mamies se dandinaient aussi langoureusement que les danseuses du crazy horse, un déhanché à faire valser les yeux, et tous les gamins du village faisaient ronde et farandoles autour des lampions pris d'assaut par les moustiques voraces. Qui finissaient la plupart du temps dans les verres des convives.

Les jours suivants furent un mélange d'éternelles retrouvailles et de discussions sur la forêt, les animaux, et l'amour. Beaucoup de cœurs brisés se retrouvent à Villa Tunari !

Nous connumes, la dernière journée, un aperçu des pluies diluviennes qui forment un rideau impenetrable et bruyant, tiède et agréable, qui rafraichissent les ardeurs et calment toutes les fêtes.

Ce fut pour nous, bien hélas, l'heure du départ, pour revenir dans une Cochabamba où des étudiants luttant contre des élections truquées s'étaient fait lourdement blesser (plus de 40 victimes) par une police militaire aux mains de la préfecture d'extrême droite (Parti Podemos) ...

Le décalage est très impressionnant entre un Chapare qui vit à l'heure de la forêt, et une capitale qui doit à l'heure du fascisme et de la répression sanglante ...

Nous partons demain matin à la première heure pour La Paz, dernier lieu de notre voyage, et si aucune grève ou manifestation ne coupe les routes (à l'approche du vote pour la nouvelle constitution, les problèmes se cristallisent et, pour exemple, Podemos a aujourd'hui envahi violemment le palais constitutionnel de Sucre pour frapper quelques personnes et insulter copieusement les députés présents en assemblée), direction le lac Titicaca et l'Isla del Sol, afin de dire un dernier au revoir à la Bolivie en beauté et fêter dignement les 30 ans de Natacha pour le solstice d'hiver.

Déjà ...

Un beso para todo(a)s

Les plages de sable presque fin de Copacabana ... à 3816 mètres juin 26, 2007 à 9:24

Bonjour à toutes et tous !

Nous voici nous voilà, cela sera sans doute le dernier récit "en vivo" de la Bolivie, à moins que nous nous fassions arrêter à l'aéroport de Bogotá, et que les prisons de Colombie soient pourvues d'internet ! Mais voilà deux choses bien impossibles ...

Bonne lecture amigo(a)s de la Tierra

La route qui mène de la gigantesque tranchée de La Paz vers le lac Titicaca longe sur des centaines de kilomètres les bords abruptes de la Sierra Real, vers l'est. Elle oscille entre des plaines jaunies et pourvues de petites touffes de joncs ternes à 3750 m, et des cols ronds et dodus comme des mamelons de vaches, à 4500 m. C'est un bonheur pour les yeux de voir défiler lentement des dizaines de sommets saupoudrés de neiges éternelles, tailles comme des canines par un prothésiste névrotique amoureux de Bram Stoker, dépassant allègrement les nuages s'agrippant sur leurs pentes raides.

Le cerveau est en ébullition, et tente désespérément de s'adapter au manque d'oxygène à chaque colline franchie, les sinus brûlent comme des charbons ardents, et les paysages mentent par leur douceur et leur platitude.

Notre bus, comme tout bon bus bolivien, aboie à chaque passage de vitesse, et hurle à la mort à chaque montée, faisant fuir les perdreaux sauvages sur son chemin, et surprenant les lamas mastiquant mollement l'herbe sèche.

Pour arriver sur l'isthme de Copacabana, il nous fallut emprunter un "ferry". C'est à dire un morceau de bois assez grand pour pouvoir poser délicatement un bus et tout son chargement dessus. Les moteurs de cette planche, dénommée

judicieusement "Titanic", n'était pas assez puissant et les bateliers ramaient vigoureusement pour la traversée du détroit.

Nous rejoignîmes l'autre rive en moins de 10 minutes, le temps d'écoper l'eau qui s'engouffrait petit à petit dans la barge. Tout était parfaitement synchronisé !

Copacabana est une petite bourgade glissée entre deux collines de 4000m, qui symbolisent bien le syncrétisme andin : d'un côté le Cerro Calvario (Colline du calvaire), et de l'autre l'Horca de l'Inca (Potence de l'Inca). Tout un programme ! La ville se trouve lovée dans une anse naturelle en forme de lune allongée, où viennent buter les vaguelettes poussées par le vent du Lac Titicaca, petite mer de 300 m d'épaisseur déposée à 3800 m sur l'Altiplano.

Lorsque nous marchons sur sa plage de pouzzolane fine comme le sable blanc, il n'y a devant nous que l'horizon qui confond l'eau et le ciel, et nous avons du mal à parler de lac. L'eau y est fraîche et douce, d'un bleu royal, très sombre, et les courants chauds viennent maculer la surface de leurs taches couleur pastelles. Ce gigantesque miroir azur scintille de millions de facettes reflétant le soleil tellement plus proche, et lorsque celui-ci se couche, il enflamme littéralement la surface de l'eau et des terres ocre ceinturant la baie.

Copacabana a la légèreté de vie de sa grande sœur brésilienne, et la fraîcheur d'un port de haute mer : Pédalos en forme de cygne, catamarans aux voiles blanches immaculées et surtout, de la truite qui grille à tous les carrefours. Les pêcheurs rapiècent leurs filets sous un soleil qui dore la peau, les mouettes rodent espérant trouver victuailles à leurs goûts, et les hippies, aimantées par ce nouvel El Dorado, vendent leur artisanat très personnel aux aymaras placides et débonnaires. Ce curieux mélange fonctionne plutôt bien, Copacabana étant une ville frontière habituée aux brassages et aux pèlerinages.

Car avant tout, ce pueblo est une étape historique sur la route vers l'Isla del Sol, ou serait le soleil: Rien que ça !

C'est le lendemain de notre arrivée que nous primes un petit bateau bondé de touristes et de marins aux maillots de foot aux couleurs italiennes (les traîtres !) pour découvrir la mythique Ile du Soleil. Le trajet d'une heure et demi sous les rousles faussement doux du lac, qui faisait gondoler l'embarcation et nos estomacs, donna l'occasion aux insulaires embarqués de vendre et contre vendre leurs hôtels respectifs au troupeau de touristes amassés dans la bétailière ondulante, en une bataille acharnée qui nous mis bien mal à l'aise. Chaque discussion, chaque pause cigarette, chaque sourire n'était que manigance commerciale sans aucune sincérité, à la limite du cynisme.

Au débarquement, après avoir été raccolés bon gre mal gre par l'un d'entre eux, nous entreprîmes l'ascension de 240 antiques marches incas, et plus de 300m de dénivelé, afin d'arriver au petit village de Yumani. Le capitalisme effréné s'établit dès les premières marches, où des enfants accompagnés de vigognes posent pour des photos pseudo-naturelles, en échange de quelques piécettes que les touristes avides d'exotisme bon ton leur donnent avec condescendance. Quel merveilleux souvenir cela fera-t-il ! Tous les 10 mètres, de petites mamies devenues expertes en vente forcée, exposent leurs étals comme des VRP de la marque Isla Del Sol.

À Yumani, toutes les maisons ont été recyclées soit en hôtel, soit en restaurant, soit les deux.

Ici, on vend du culturel comme tout produit de supermarché, à grande échelle, car n'est-on pas sur la légendaire île où naquit Viracocha ? Les relations sociales sont payantes, à peages et chères.

Après ce charmant accueil, nous nous sommes carapates a la pointe sud de l'île, afin de s'échapper de cette grande surface a ciel ouvert, et nous avons trotte entre les champs a etages, abandonnes depuis l'arrivée du tourisme.

C'est vrai que cette ile a quelque chose d'étrange et de savoureux a la fois. Un bout de rocher de quelques kilometres de long, pose sur un velour couleur mer, avec pour toile de fond les immenses montagnes de plus de 6000 m que sont l'Illiampu, le Janq'Uma, ou encore le Condoriri et son pic en forme de bec crochu. S'assoir dans la terre glabre et inerte, juste pour poser son regard sur ce panorama éblouissant fut notre bouffée d'air. S'imaginer au dessus du Mont Blanc et se sentir au bord de la Mer Egée a quelque chose de troublant et d'envoutant.

Au repas du soir, nous eumes la chance de degotter un des rares restaurants ou le patron est chaleureux, pour de vrai, et avec qui nous avons suivi LA rencontre sportive du mois : Bolivie Paraguay (match nul 0-0).

Après une nuit peuplée d'étoiles filantes, au petit matin du 21 juin 2007, a 7h03 precise, le soleil nous fit grace de se lever devant notre lit, surgissant derriere les massifs de l'Illiampu (6368m), crachant ses rayons couleur feu par dessus la croute de neige pour incendier toute la chaine montagneuse et tranformer le lac en un glacis de rubis et d'ambre.

Nous étions au premier jour de l'année 5515 du calendrier Aymara, le Willkakuti (retour du soleil) dansait devant nos mirettes encore ensommeillées, nous éclairant de ses stries lumineuses, et irradiant nos peaux d'une teinte mandarine. Quel reveil !

C'est une image que nous voulumes garder en memoire, car toute la beaute de ces paysages ne suffit a nous convaincre de rester une journée de plus dans ce lieu pollue par les relations malsaines. Nous primes le bateau de 10h, et sur la jetée, pendant l'attente, nous eumes le plaisir de papautter avec un conducteur de bus en vacances forcées (sa compagnie ayant ferme un mois pour cause d'accident du a l'ébriété du chauffeur : 35 morts), ancien insulaire venu rendre visite a son padre. Il nous fit bien sentir que quitter l'île fut sa chance, lui permettant de vivre sur les routes boliviennes et rencontrer toujours plus de monde.

De retour a Copacabana, la fête s'organisait pour un defile des communautes Aymaras venues de tout le département afin de celebrer cette nouvelle année, sous les auspices et les banderolles de la biere Paceña, embleme nationale (resistant encore et toujours a l'envahisseur Coca Cola). Danses envoutantes, rythmes hypnotiques, plethores d'instruments aussi etranges que bigarres, vetements de fetes aux couleurs detonnantes, cousus et brodes par d'expertes mains Mallku, voila quel fut le programme de notre après midi.

Le 22 Juin, ce fut enfin le grand jour tant attendu par le soleil lui meme, qui nous fit l'honneur de venir fleurir cette journée de milliers de rayons !
Et l'anniversaire de Natacha fut feter avec force et finesse ...

Le 23 Juin, nous avons compris que les habitants de Copacabana ne voulait certainement pas finir cette nouvelle année en une simple journée. Car avantage de meler rites andins et rites chretiens, il y a trois jours d'écart entre le nouvel an Aymara et la fête de la Saint Jean. Pragmatisme oblige, autant les remplir de danses, de festivites, et de petards !

En France, nous pouvons voir quelques bourgades entretenir de petits feux un peu mou qui s'étiolent comme des allumettes sous la lune montante. En Bolivie, c'est tout autre.

Ce sont des collines qui brûlent sous une nuit noire emplie d'étoiles brillantes comme des gemmes, ce sont des feux gigantesques allumés de toute part sur l'Altiplano, dans tous les champs laissés en friche, ce sont des incendies désireux de liberté qui font ressembler les plateaux à de petits couchés de soleil. Le manque d'oxygène aidant, ils ne vont jamais bien loin, ne sortent jamais de leur périmètre, et n'abusent jamais du vent qui force le soir.

Copacabana crépite de toute part de pétards jaunes, rouges et verts, de petites fusées s'élançant sous la voûte pour monter bien haut et explosées en des gerbes bavardes. Les enfants s'amuse à allumer les mèches, mi effrayés, mi subjugués, courant comme des fous au moindre fretillement de l'amorce, accompagnés de compagnies entières de chiens prêts à bondir sur les projectiles multicolores qui fusent dans tous les sens, tourbillonnant sur le pavé frais, s'élevant de toute part, fumant lourdement au milieu d'éclats de rire cristallins et de jappements inquiets.

La ville s'emplit tout d'un coup d'une lourde brume sentant le pétard mouillé et la poudre acre, et il faut bien se perdre dans ces nuages colorés pour pouvoir retrouver son chemin, au détour d'une ruelle, au détour d'une place où chantent les charangos et les quenás, se fiant au son de la salsa qui envoûte les bars, comptant sur les bonnes odeurs de chicharons de truite frémissant dans les bacs d'huiles.

C'est le lendemain matin, le 24 juin, à 9h00 presque pétante que nous avons dit un dernier au revoir à ce pays aussi immense et divers qu'un continent, qui nous avait accueilli, les bras et les cœurs ouverts, durant 1 mois et 27 jours, nous deux, comme si l'on avait vécu dans ses montagnes, dans ses plateaux, dans ses pampas, dans ses forêts depuis toujours.

Nous avons pris un bus pour Lima, trajet aussi inquiétant et hypnotique qu'à l'aller, où les plaines arides auréolées de montagnes abritent des lacs d'altitude d'un bleu gris, où les déserts de roches atones succèdent aux étendues de dunes mouvantes sous le vent du Pacifique. Et où les collines incultes sont continuellement grattées par des dessins érodés par le temps en hommage à un président oublié, une commémoration délaissée, ou une bière savoureuse.

Arturo nous a accueilli avec son sourire si apaisant, sa casquette de côté, dans une Lima mangée par la brume de l'hiver marin. Il y avait toujours cette même odeur d'acier brûlé, légèrement humide désormais, qui se répandait entre les carrefours bondés de bus bredouillant, de taxis marmonnant, et de vendeurs de coco hurlant.

Il est bon de se sentir chez soi à l'autre bout du monde, et nous ne remercierons jamais assez cette petite famille de nous héberger comme de vieux amis.

Nous partons demain matin, le 27 juin, à 6h10 du matin pour revenir dans une France que nous n'avons jamais vraiment oubliée, même si nous l'avions voulu. Un peu, certains dimanches de fête pour 53 % de concitoyens.

Mais vous avez bien tous été là dans nos mémoires, souvent, pour ne pas dire tout le temps, espérant vous raconter des bribes de fou rire, des fragments de colère, des parcelles de paysages, des portions de chaleur humaine ...

Nous repartons avec un carnet d'adresse aussi gros que la Bible, glané au détour d'une fête, au milieu d'un desayuno, à la fin d'une discussion ou d'un trajet. Merci à tous ces sourires, à tous ces accents, à toutes ces portes ouvertes. Et merde aux autres, vous serez relégués au tréfonds de nos souvenirs.

Une fois rentres, nous allons essayer de continuer a faire vivre ce blog, ce petit bout de Bolivie que nous avons partager avec vous, en mettant les photos que nous aurons durement scanné durant des nuits, en écrivant un guide de la gastronomie bolivienne (rien que ca), ou en indiquant les residencials ou nous avons sejourner ...

Meme si nous avons le coeur lourd, voila, a de suite ...

nb : desole pour lé fote d'hortografe, c'est la cose des clavié espaniol ...

Retour au bercail ... juillet 2, 2007 à 10:33

Bien le bonjour a toutes et tous !

Nous sommes rentres samedi 30 sur les coups de 17h, dans notre petit appartement de Toulouse, toujours un peu frais.

Alex et Mar nous avaient "cueilli" a l'aéroport de Barcelone deux jours auparavant, frais comme des truites du Lac Titicaca après 3 semaines de marches dans les Yungas ...

Ils nous ont accueilli comme de petits rois, ne nous laissant l'autorisation que de nous reposer. Nous avons pu ainsi tester nos progres en Castillan après 2 mois et demi d'immersion, et au gout de nos amis espagnols, nous étions presque pret a faire traducteur instantane pour l'ONU. Et quel plaisir de parler encore un petit peu de cet espagnol qui nous avait impregne de sa chaleur.

Nous nous étions reserve une petite surprise pour le soir de notre retour en France, et nous y avons eu droit :

Foie gras maison, bouteille de St Estephe 1988, et pain au maïs (pour la touche bolivienne).

Tout a un gout sale, et manque de piment, mais je crois qu'a ce regime là, nous nous habiturons très vite !

Prochaine étape pour la semaine, le développement des 19 pellicules de 36 poses et scannage intensif.

Un beso para todos.